



Un défi préalable : l'intelligence des textes

Claude Lafleur

Volume 76, Number 2, June 2020

Panaccio, Ockham et la philosophie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1077441ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1077441ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafleur, C. (2020). Un défi préalable : l'intelligence des textes. *Laval théologique et philosophique*, 76(2), 149–167. <https://doi.org/10.7202/1077441ar>

Article abstract

This article intends to illustrate, by the case of the two main texts of the High Middle Ages relating to the problem of universals — Boethius' *In "Isagogen" Porphyrii Commentorum Editio secunda* and Abailard *Logica "Ingredientibus" : Super Porphyrium* (according to chronological order) —, the long-term challenge that can represent for a historian of medieval philosophy the achievement, however essential both for research and for teaching, of an adequate understanding of such a corpus. Methodologically, in conclusion, the link, reciprocal and dynamic, is underlined between the effort to understand the texts through their reading, in the first place, and the other stages of the work of the historian of philosophy that are critical edition, translation and historical-doctrinal study. The goal being the best possible intelligence of the texts of the past on an always presential mode.

UN DÉFI PRÉALABLE : L'INTELLIGENCE DES TEXTES

Claude Lafleur*

Faculté de philosophie
et Institut d'études anciennes et médiévales
Université Laval, Québec

RÉSUMÉ : Cet article entend illustrer, par le cas des deux principaux textes du Haut Moyen Âge relatifs au problème des universaux — l'In « Isagogen » Porphyrii Commentorum Editio secunda de Boèce et la Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium d'Abélard (selon l'ordre chronologique) —, le défi de longue haleine que peut représenter pour un historien de la philosophie médiévale l'atteinte, pourtant essentielle tant pour la recherche que pour l'enseignement, d'une compréhension adéquate d'un pareil corpus. Méthodologiquement, en conclusion, le lien, réciproque et dynamique, est souligné entre l'effort de compréhension des textes via leur lecture, en premier lieu, et les autres étapes du travail de l'historien de la philosophie que sont l'édition critique, la traduction et l'étude historico-doctrinale. Le but étant la meilleure intelligence possible des textes du passé sur un mode toujours présentiel.

ABSTRACT : This article intends to illustrate, by the case of the two main texts of the High Middle Ages relating to the problem of universals — Boethius' In "Isagogen" Porphyrii Commentorum Editio secunda and Abailard Logica "Ingredientibus" : Super Porphyrium (according to chronological order) —, the long-term challenge that can represent for a historian of medieval philosophy the achievement, however essential both for research and for teaching, of an adequate understanding of such a corpus. Methodologically, in conclusion, the link, reciprocal and dynamic, is underlined between the effort to understand the texts through their reading, in the first place, and the other stages of the work of the historian of philosophy that are critical edition, translation and historical-doctrinal study. The goal being the best possible intelligence of the texts of the past on an always presential mode.

I. INTRODUCTION

Peut-on faire du vrai avec du faux lorsqu'on écrit ou raconte l'histoire de la philosophie ? Plus précisément, puisque la pensée philosophique du passé — depuis l'Antiquité et le Moyen Âge jusqu'au XIX^e siècle à tout le moins — subsiste presque exclusivement sous forme de textes, peut-on faire correctement l'histoire de cette pensée en s'appuyant sur de fausses interprétations des œuvres écrites qui la préservent ? La chose est douteuse. Idéalement, il faut donc, dans chaque cas, posséder une

* Cette recherche a bénéficié d'une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) du Canada, pour laquelle je lui suis ici reconnaissant.

véritable intelligence des textes. Claude Panaccio doit être en accord avec cette affirmation de nécessité d'intelligence des textes — une intelligence (médiante ou immédiate) à des degrés variables, il est vrai —, lui qui concluait le livre d'essais écrits en son hommage en signalant que « Past philosophies exist for us first and foremost as *texts*. Understanding them is a particular case of text understanding¹ » et qui vient d'approfondir cette perspective dans son récent livre *Récit et reconstruction*².

Mais l'intelligence des textes, intrinsèquement présupposée par la narration de l'histoire de la philosophie, représente un défi, véritable lui aussi. Un tel défi est particulièrement grand en ce qui concerne la philosophie médiévale, car cette dernière exige généralement une connaissance de la philosophie antique et de sa diffusion millénaire dans diverses cultures (principalement byzantine, arabe, juive et latine) — Claude Panaccio, pour sa part, relève encore significativement le seuil de difficulté par son sérieux conseil de connaître, en tant qu'outil herméneutique et que point de comparaison, la philosophie analytique et ses développements les plus récents³ (surtout logico-linguistiques⁴).

Même en s'en tenant, comme je le ferai ici, au cas de la philosophie médiévale entée quasi exclusivement sur la philosophie grecque antique latinisée, le défi demeure presque insurmontable jusque dans le cas de pages célèbres que doivent pourtant aborder tout livre de synthèse ou cours introductif qui se respectent : ce que j'illustrerai brièvement, quant au thème canonique des universaux, par le cas d'un développement incontournable d'Abélard en lien avec Boèce (un « Latin » comme Abélard), deux commentateurs de Porphyre (un Grec traduit en latin par Boèce). En conclusion, je m'efforcerai de tirer de ce dossier particulier quelques observations plus générales sur la méthode, tout en comparant celle de Claude Panaccio à d'autres points de vue en la matière.

II. UN CHEMINEMENT LONG ET ARDU POUR MIEUX COMPRENDRE DEUX TEXTES, D'ABÉLARD ET DE BOÈCE, SUR LES UNIVERSAUX

1. Le cas d'Abélard

Dans les années 1980, un professeur en début de carrière ayant pour mission d'introduire une classe francophone de premier cycle universitaire à l'ensemble de la philosophie médiévale depuis Augustin jusqu'à Nicolas de Cues devait, une fois parvenu au XII^e siècle et à la théorie abélardienne des universaux, mettre à profit — s'il s'agis-

1. C. PANACCIO, « Grasping the Philosophical Relevance of Past Philosophies », dans J. PELLETIER, M. ROQUES, dir., *The Language of Thought in Late Medieval Philosophy. Essays in Honor of Claude Panaccio*, Cham, Springer (coll. « Historical-Analytical Studies on Nature, Mind and Action », V), 2017, p. 441.

2. C. PANACCIO, *Récit et reconstruction. Les fondements de la méthode en histoire de la philosophie*, Paris, Vrin (coll. « Analyse et philosophie »), 2019.

3. J. PELLETIER, M. ROQUES, « An Interview with Claude Panaccio », dans ID., dir., *The Language of Thought in Late Medieval Philosophy*, p. 34-36.

4. PANACCIO, « Grasping the Philosophical Relevance of Past Philosophies », p. 447.

sait d'utiliser la documentation disponible — la traduction de tout le début de la *Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium* d'Abélard par Maurice de Gandillac⁵, en complétant cette « belle infidèle » par le recours à des extraits clés de ce texte, aussi fournis en une version française élégante, mais plus précise, par Jean Jolivet⁶. Pour se référer, par commodité, aux numéros de paragraphes (§ 1-80) que Joanne Carrier et moi avons donnés au texte dans notre édition critique⁷ et notre traduction française littérale de la première partie de la *Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium* (= *LISPor*) de *Petrus Abelardus* publiées en 2012 dans cette revue même⁸, l'utilisation pédagogique desdites traductions françaises permettait de se faire une idée générale de la structure du texte, depuis les rubriques introductives (§ 1-9) jusqu'aux réponses d'Abélard (§ 69-75) aux questions de Porphyre (présentées au § 18) en passant (*pars destruens*) par la réfutation des tentatives d'attribuer la propriété de l'universel aux réalités (§ 24-37) et (*pars construens*) par l'explication de cette attribution de l'universalité aux noms seuls (§ 38-68). Mais cet outil pédagogique pourtant offert par un grand médiéviste français interdisait pour ainsi dire l'atteinte d'une véritable compréhension de cette dernière partie, d'autant plus que, dans ce cas, la traduction alternative mise en avant dans plusieurs études de l'autre grand médiéviste français quant au passage crucial où Abélard fait le bilan de sa propre théorie de la triple signification des noms universels — (§ 60 dans notre édition de *LISPor*) « praeter rem et intellectum tertia exiit nominum significatio » — non seulement n'est pas plus

-
5. *Œuvres choisies d'Abélard*, textes présentés et traduits par M. de GANDILLAC, *Logique (1^{re} partie) – Éthique - Dialogue entre un philosophe, un juif et un chrétien*, Paris, Aubier-Montaigne (coll. « Bibliothèque philosophique »), 1945, p. 77-127 (« Première partie de la *Logica « Ingredientibus »* »).
 6. J. JOLIVET, *Abélard ou la philosophie dans le langage*, Paris, Seghers (coll. « Philosophes de tous les temps »), 1969, p. 111-122 (p. 125-138, dans la réédition de cet ouvrage, Fribourg, Éditions Universitaires ; Paris, Cerf [coll. « Vestigia », XIV], 1994). Quant aux traductions anglaises, on peut mentionner principalement les trois suivantes : 1) R. McKEON, *Selections from Medieval Philosophers*, I, New York, Charles Scribner's Sons, 1929, p. 218-258 (reprise dans A. HYMAN, J.J. WALSH, *Philosophy in the Middle Ages. The Christian, Islamic, and Jewish Traditions*, Indianapolis, Cambridge, Hackett, 1973, p. 169-188), allant de l'édition GEYER (voir n. suiv.), p. 1, l. 1 à p. 30, l. 26, soit de nos § 1 à 77 (*l'incipit* y étant rendu [trop ?] librement par : « We may open our introduction to logic [...] », p. 208 et 169) ; 2) P. KING, *Peter Abailard and the Problem of Universals*, Ph.D. Dissertation, Princeton University, University Microfilms International (thèse doctorale non publiée, mais accessible électroniquement), 1982, p. 1*-28* ; et 3) *Five Texts on the Mediaeval Problem of Universals. Porphyry, Boethius, Abelard, Duns Scotus, Ockham*, translated and edited by P.V. SPADE, Indianapolis, Cambridge, Hackett, 1994, p. 26-56 : traduction débutant, comme la précédente, éd. GEYER, p. 7, l. 25 et couvrant nos § 18-80. Pour une traduction récente en espagnol, voir : *La cuestión de los universales en la Edad Media. Selección de textos de Porfirio, Boecio y Pedro Abelardo*, estudio preliminar, Francisco Bertelloni, introducción, traducción y notas, María Florencia Marchetto, Antonio Tursi, Buenos Aires, Ediciones Winograd, 2010, p. 152-237.
 7. En retranscrivant le seul manuscrit, milanais, qui nous a préservé la *Logica « Ingredientibus »*, laquelle a été d'abord entièrement éditée d'après ce témoin (Milano, Biblioteca Ambrosiana, M 63 sup.) par B. Geyer entre 1919 et 1929. La portion de la *Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium* que nous avons éditée correspond aux trente-deux premières pages de *Peter Abaelards Philosophische Schriften. I. Die Logica « Ingredientibus »*. *1. Die Glossen zu Porphyrius [...]*, éd. B. GEYER, Münster, Aschendorff (coll. « Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Texte und Untersuchungen », XXI, 1), 1919 (les numéros de paragraphes de notre édition suivent le découpage du texte opéré par l'édition Geyer).
 8. C. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, « Abélard et les universaux : édition et traduction du début de la *Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium* », dans « Intuition et abstraction dans les théories de la connaissance anciennes et médiévales (II) », numéro thématique dirigé par V. BUFFON, C. LAFLEUR et F. LORTIE, *Laval théologique et philosophique*, 68, 1 (2012), p. 129-210.

claire, mais plutôt carrément fautive (avec des débuts alternatifs, la fin restant identique) : « outre la chose et l'idée surgit en tiers la signification des noms » (ou encore : « à côté de la chose et de l'intellection surgit en tiers la signification des noms » ; « entre le réel et le mental surgit en tiers la signification des noms »)⁹.

Ailleurs, j'ai expliqué assez en détail en quoi il s'agit d'un contresens¹⁰ ; ici, il faut plutôt faire voir ce qui a été requis pour le surmonter et finalement parvenir en principe, malgré tout, à une intelligence adéquate du texte incarnée dans une nouvelle documentation pouvant servir d'outil pédagogique plus fiable. Il faut néanmoins revenir un peu sur le litigieux « praeter rem et intellectum tertia exiit nominum significatio », censément une « formule parfaitement nette¹¹ » qui affirmerait que « pour Abélard le langage a sa sphère propre¹² » et, plus précisément, « que le langage ouvre un domaine spécial, distinct de celui des choses et de celui des intellections¹³ », bref, sur cette supposée caractérisation « des choses, des idées » et « du sens des mots » comme « trois domaines¹⁴ ». Littéralement le latin semblait plutôt dire — et cela s'avérera finalement être le bon sens — qu'« en plus de la réalité et de l'intellection est sortie une troisième signification des noms¹⁵ ». L'expression « une troisième signification » figurait bien déjà, dès 1945, dans la traduction de Maurice de Gandillac¹⁶, comme son équivalent anglais, « a third signification », dans un livre, paru en 1976, de Martin Tweedale¹⁷, mais à cause de cela ce dernier s'était attiré une sévère critique de la part de Lambert Marie de Rijk, qui, d'entrée de jeu, se demandait en 1985 « que diantre pourrait-on entendre par une *troisième signification* du nom dans ce contexte¹⁸ ». Parallèlement à d'autres traductions du même genre¹⁹, la thèse

-
9. J. JOLIVET, « Comparaison des théories du langage chez Abélard et chez les nominalistes du XIV^e siècle » et « Abélard et Guillaume d'Ockham, lecteurs de Porphyre », dans ID., *Aspects de la pensée médiévale. Abélard, doctrines du langage*, Paris, Vrin, 1987, p. 121 et 250 ; ID., « Non-réalisme et platonisme chez Abélard. Essai d'interprétation », dans ID., dir., *Abélard en son temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 185. Voir aussi ID., *Abélard ou la philosophie dans le langage*, p. 62 (p. 70, dans la réédition de 1994). Le texte d'Abélard cité (et traduit) par Jolivet se lit dans l'éd. GEYER, p. 24, l. 29-30.
10. C. LAFLEUR, J. CARRIER, « Triple signification des noms universels, intellection et abstraction dans la *Logica "Ingredientibus"* : *Super Porphyrium* d'Abélard », *Laval théologique et philosophique*, 68, 1 (2012), p. 91-128 (particulièrement, la section III.1, « La troisième signification des noms universels », p. 110-114) ; C. LAFLEUR, « La tercera significación de los términos universales en la *Logica "Ingredientibus"* : *Super Porphyrium* de Abelardo », *Patristica et Mediaevalia*, 39 (2018), p. 5-14.
11. JOLIVET, « Comparaison des théories du langage », p. 121.
12. *Ibid.* Cf. ID., « Trois variations médiévales sur l'universel et l'individu : Roscelin, Abélard, Gilbert de la Porrée », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 97, 1 (1992), p. 140 : « Certes pour lui [= Abélard] l'universel étant un prédicat n'a d'être que dans le langage, et d'autre part la signification des noms constitue une troisième sphère à côté de celles des intellections et des choses ».
13. ID., « Comparaison des théories du langage », p. 120.
14. ID., « Abélard et Guillaume d'Ockham, lecteurs de Porphyre », p. 255.
15. Cf. ABÉLARD, *Logica « Ingredientibus »* : *Super Porphyrium*, § 60, trad. Lafleur et Carrier, dans « Abélard et les universaux », p. 175.
16. ABÉLARD, *Logica « Ingredientibus »* : *Super Porphyrium*, § 60, trad. Gandillac, dans *Œuvres choisies d'Abélard*, p. 115.
17. M.M. TWEEDALE, *Abailard on Universals*, Amsterdam, New York, Oxford, North-Holland Publishing Company, 1976, p. 179.
18. L.M. de RIJK, « Martin M. Tweedale on Abailard. Some Criticisms of a Fascinating Venture », *Vivarium*, 23, 2 (1985), p. 92 (ma traduction).

(en fait fautive) exprimée par la tournure (jolivetienne) « surgit en tiers la signification des noms » avait donc fait son chemin jusqu'à des adeptes croyant que « the noun's *significatio* is itself the "third thing" meant by Abailard²⁰ ».

Tout le contexte étant mis en cause, il fallait se résoudre à retraduire, littéralement autant que rigoureusement, ledit début de la *LISPor* et, pour aller au fond des choses et disposer d'une base philologique absolument éprouvée, à rééditer le texte latin de façon critique d'après son unique manuscrit (Milan, Bibliothèque ambrosienne, M 63 sup.), la très bonne édition Geyer étant encore perfectible à certains égards (dont son omission d'une ligne complète du manuscrit²¹). Un travail spécifique, à visée d'abord pédagogique, qui a été long à réaliser en marge du reste de l'enseignement, sans parler de recherches continues sur le corpus didascalique artien, et qui, au fil des années, a fini par bénéficier des lumières complémentaires fournies, entre autres, par la comparaison avec une traduction anglaise de qualité²², un remarquable exposé d'ensemble sur la pensée d'Abélard²³ et une magistrale analyse de la portion de texte concernée de la *LISPor* avec un plan détaillé très éclairant²⁴.

Quand la nouvelle édition, accompagnée d'une traduction française inédite, du début de la *Logica* « *Ingredientibus* » : *Super Porphyrium* finit par paraître en 2012²⁵, elle était précédée d'une introduction historico-doctrinale qui identifiait clairement, avec leurs « principaux jalons (§ 45, § 48, § 56)²⁶ », les trois significations des noms universels selon Abélard : « premièrement, signifier — par nomination — les réalités (ou choses) ; deuxièmement, signifier — en les constituant — les intellections » (en-

19. Par exemple, dès 1929 puis en 1957, McKEON, *Selections from Medieval Philosophers*, I, p. 245 (avec reprise, en 1973, dans HYMAN, WALSH, *Philosophy in the Middle Ages*, p. 183) : « there arises now besides thing and understanding a third thing which is the signification of nouns » ; en 1982, KING, *Peter Abailard and the Problem of Universals*, p. 19* : « a third thing, the signification of names, rises up beyond the thing and the understanding ».

20. RIJK, « Martin M. Tweedale on Abailard », p. 92 ; dans cette note critique de 1985, p. 93, l'auteur propose en conséquence de traduire ainsi le passage litigieux : « besides the thing and the intellection, signification has come out ["emerged"] as a third "thing" ["factor" or "ingredient"] », alors que, cinq ans auparavant, il en offrait, dans la même veine, la version suivante, moins glosée : « we have got besides *thing* and *understanding* the signification of names as a third entity » (L.M. de RIJK, « The Semantical Impact of Abailard's Solution of the Problem of Universals », dans R THOMAS, dir., avec la collaboration de J. JOLIVET, D.E. LUSCOMBE, L.M. de RIJK, *Petrus Abaelardus [1079-1142]. Person, Werk und Wirkung*, Trier, Paulinus-Verlag [coll. « Trierer Theologische Studien », 38], 1980, p. 146 [l'italique est de l'auteur lui-même]). Dans la droite ligne de la perspective jolivetienne, on trouve encore de telles affirmations dans l'article, par ailleurs intéressant, de C. WENIN, « La signification des universaux chez Abélard », *Revue philosophique de Louvain*, 80 (1982), p. 414-447 ; étrangement, la mention explicite de la triple signification abélardienne des noms universels figure dans cet article (p. 426-427) et côtoie même (p. 439 et 442), sans qu'une quelconque incompatibilité soit dénoncée, la formule réductionniste critiquée : « Du coup, il [= Abélard] a trouvé une troisième signification du nom universel : "à côté de la chose et de l'intellection, surgit en tiers la signification des noms" ».

21. Au sujet de laquelle Peter King a eu l'amabilité de nous avertir.

22. Parue, en 1994, dans SPADE, *Five Texts on the Mediaeval Problem of Universals*, p. 26-56.

23. J. MARENBO, *The Philosophy of Peter Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

24. A. de LIBERA, *L'art des généralités. Théories de l'abstraction*, Paris, Aubier (coll. « Philosophie »), 1999, p. 281-498.

25. LAFLEUR, CARRIER, « Abélard et les universaux », p. 129-210.

26. LAFLEUR, CARRIER, « Triple signification des noms universels », p. 114.

tendues non pas comme concepts, mais plutôt comme actions de l'âme en train d'intelliger) ; « troisièmement, signifier — en les désignant — les formes communes conçues (c'est-à-dire les formes génériques et spécifiques des réalités, conceptions par abstraction qu'Abélard attribue au premier chef à la pensée divine plutôt qu'à celle de l'homme)²⁷ », tout en insistant sur le fait que « le ressort proprement abélardien » de cette doctrine de la triple signification est « la distinction entre les intellections elles-mêmes, actions de l'âme, et les formes communes conçues (réalités imaginaires et fictives) vers lesquelles les intellections des noms universels se dirigent²⁸ » et à travers elles, l'âme, en y orientant son attention — « une thèse originale au sens de non appuyée sur un texte "autoritaire", sans toutefois être contraire à la raison, puisque, dans un contexte comparatif, elle a été établie (§ 50), [...] sur le fait que la sensation, qui comme l'intellection est une action de l'âme, doit être distinguée de la réalité sentie²⁹ ». Mais, plus encore, ladite introduction mettait au jour la motivation profonde, pour ainsi dire exégétique, de cette théorie abélardienne et, du coup, la nature de métacommentaire de cette portion de la *Logica* « *Ingredientibus* » : *Super Porphyrium*.

En effet, Abélard ne se contente pas au début de la *LISPor* (§ 1-80) de reprendre brillamment, en l'amplifiant, la structure de l'Exposé sur les universaux du *Second commentaire sur l'Isagoge de Porphyre* (= *In Isag.*²) de Boèce³⁰, il manifeste aussi sa virtuosité en intégrant ingénieusement, de manière transformationnelle, à sa propre exégèse des philosophèmes boéciens de premier plan, et en parvenant ainsi à formuler des doctrines originales, toujours pertinentes au moins par leurs connotations. Un de ces philosophèmes est celui que nous avons appelé³¹ le « Réquisit de Boèce », en abrégé « RéBo », selon lequel « toute intellection est faite à partir d'une réalité sujette » (*In Isag.*², § 70), autrement dit, tout concept est concept de quelque chose. Or RéBo, avec son exigence de pouvoir assigner une réalité sujette (*res subiecta*) ou, si l'on préfère, une réalité sous-jacente à toute intellection, y compris, pour le dire dans le style abélardien, à celle qu'engendre l'audition d'un nom universel, joue un rôle déterminant dans le développement assignant une triple signification aux noms universels en *LISPor*, § 45-61.

Plus précisément, après avoir habilement présenté et paraphrasé (*LISPor*, § 18-20) le questionnaire de Porphyre sur les genres et les espèces en se réclamant

27. *Ibid.*, p. 111.

28. *Ibid.*, p. 113.

29. *Ibid.*

30. BOËCE, In « *Isagogen* » *Porphyrii Commentorum Editio secunda*, § 55-92, dans C. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, « Alexandre d'Aphrodise et l'abstraction selon l'Exposé sur les universaux chez Boèce dans son *Second commentaire sur l'“Isagoge” de Porphyre* », *Laval théologique et philosophique*, 68, 1 (2012), p. 59-69 (p. 35-89 pour l'article au complet). Pour l'édition de l'entièreté du *Second commentaire*, voir : *Anticii Manlii Seuerini Boethii In « Isagogen » Porphyrii Commenta*, copiiis a G. SCHEPSS comparatis suisque usus recensuit S. BRANDT, Vindobonae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag (coll. « Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum », XLVIII), 1906, p. 135-348.

31. C. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, « Identification et neutralité du sujet unique boécien », dans C. LAFLEUR, dir., *Le sujet « archéologique » et boécien. Hommage institutionnel et amical à Alain de Libera*, Paris, Vrin ; Québec, PUL (coll. « Zétésis »), 2016, p. 118 (voir aussi, dans le même ouvrage, C. LAFLEUR, « Liste raisonnée des abréviations, sigles et expressions techniques contenus dans les études sur le sujet unique boécien », p. 46).

ouvertement de Boèce et en innovant tout à la fois, Abélard transpose, en les magnifiant, l'Aporie (= *In Isag.*², § 64-73) de l'Exposé de Boèce sur les universaux — une section s'ouvrant (à la manière du questionnaire de Porphyre lui-même [*Q.I.I-Q.I.2*]³²) par l'apparente disjonction : les genres, etc., existent ou sont seulement des intellections — et la Solution (*In Isag.*², § 74-88) de cette Aporie. Pour ce faire, Abélard transforme d'abord (*LISPor*, § 21-24) la disjonction initiale en la question de savoir si les propriétés (ou la définition) des universaux s'accordent avec les réalités ou avec les mots. Ensuite (*LISPor*, § 22-37), il procède à une mise à jour des arguments anti-réalistes de Boèce où les principales théories réalistes ayant cours au début du XII^e siècle sont passées en revue et réfutées. Après des précisions liminaires sur les mots (*LISPor*, § 38-43) — vers lesquels on semble devoir se tourner maintenant que l'universalité a été écartée des réalités tant prises une à une que collectivement —, Abélard réactive (*LISPor*, § 44) la démarche aporétique en mettant en doute la signification des mots universels, « puisqu'ils ne semblent pas avoir une quelconque réalité sujette ni constituer relativement à quelque chose une intellection saine », une crise de la signification des noms universels que, tout bien considéré, il faut expliquer « avant tout puisqu'ils ne constituent aucune intellection relativement à une réalité quelconque », c'est-à-dire qu'ils ne respectent pas le Réquisit de Boèce. L'insigne importance qu'Abélard accorde au RéBo est vite confirmée de manière indéniable par le fait qu'il termine son aporie des universaux (*LISPor*, § 44, fin) par la citation du passage même de Boèce (*In Isag.*², § 70) qui formule ce réquisit :

<§ 44> Et ainsi ce n'est aucune <chose> que semble signifier ou « homme » ou un autre vocable universel, puisque ce n'est d'aucune réalité qu'il constitue l'intellection. Mais il ne semble pas non plus qu'il puisse y avoir une intellection qui n'a pas de réalité sujette qu'elle conçoive. D'où Boèce dans le Commentaire : « Toute intellection ou bien se fait à partir de la réalité sujette comme la réalité se trouve ou bien comme elle ne se trouve pas. Car une intellection ne peut être faite à partir d'aucun sujet ». À cause de quoi les universaux semblent totalement étrangers à la signification³³.

Au terme de l'aporie, donc, « les universaux semblent totalement étrangers à la signification ». La réplique d'Abélard à cette impression tout à fait négative s'enclenche aussitôt : « Mais il n'en est pas ainsi » (*LISPor*, § 45 : « Sed non est ita »). C'est la portion (§ 45-61) de la *pars construens* du début de la *LISPor* consacrée à

32. Traduit en latin au début de l'Exposé sur les universaux, cf. BOÈCE, *In « Isagogen » Porphyrii Commentariorum Editio secunda*, § 56, éd. et trad. LAFLEUR, CARRIER, p. 59 : « Mox [...] de generibus ac speciebus, illud quidem : <I> siue <I.1> subsistunt siue <I.2> in solis nudisque intellectibus posita sunt [...], dicere recusabo » ; « Pour le moment [...] relativement aux genres et aux espèces, cela certes, <à savoir> : <I> ou <I.1> s'ils subsistent ou <I.2> s'ils sont posés dans les intellections seules et nues [...], je refuserai de <le> dire » (cf. I, 10, éd. BRANDT, p. 159, l. 3-5 et 7). Pour le grec, PORPHYRE, *Isagoge*, éd. BUSSE, CAG, t. IV, 1, p. 1, l. 9-10 et 12-13 : « αὐτίκα περὶ τῶν γενῶν τε καὶ εἰδῶν τὸ μὲν εἶτε ὑφέστηκεν εἶτε καὶ ἐν μόνας ψιλαῖς ἐπινοαῖς κεῖται [...], παρατήσομαι λέγειν » ; cf. éd. et trad. A. de LIBERA et A.P. SEGONDS, Paris, Vrin (coll. « Sic et Non »), 1998, p. 1, § 2.

33. ABÉLARD, *Logica « Ingredientibus »* : *Super Porphyrium*, § 44, éd. et trad. LAFLEUR, CARRIER, p. 166-167 : « Nullum itaque significare uidetur uel “homo” uel aliud uniuersale uocabulum, cum de nulla re constituat intellectum. Sed nec intellectus posse esse uidetur qui rem subiectam quam concipiat non habet. Unde Boecius in Commento : “Omnis intellectus aut ex re fit subiecta ut sese res habet aut ut sese non habet. Nam ex nullo subiecto fieri intellectus non potest”. Quapropter uniuersalia ex toto a significatione uidentur aliena ».

l'établissement des trois significations des noms universels (mais, on peut le regretter d'un point de vue pédagogique, sans que ces significations soient explicitement numérotées avant la mention d'une « troisième signification » en *LISPor*, § 60). Il y a d'abord la signification par nomination : les noms universels sont imposés de manière sélective aux réalités en raison d'une cause commune qui n'est pas une chose, comme le fait pour les hommes « qu'ils sont des hommes », autrement dit leur statut³⁴ d'homme (*LISPor*, § 45-48 [où, au début du § 48, le lien avec la thématique de la signification est, en terminant, clairement marqué sans être numéroté : « Or une fois mise au jour une signification des <noms> universels — à savoir <celle> relative aux réalités par nomination — et une fois montrée la cause commune de leur imposition [...] »]).

Ensuite, après des allusions (en *LISPor*, § 45-46 et à la fin du § 48) vient, pour en arriver aux deuxième et troisième significations, l'étude de la constitution des intellections par l'audition des noms universels (§ 49-60). D'entrée de jeu, l'étude générale de « la nature de toutes les intellections » (*LISPor*, § 49) révèle (*LISPor*, § 50) que la sensation et l'intellection sont des actions directionnelles de l'âme et que, comme la sensation est distincte de ce qui est senti, l'intellection est distincte de ce qui est intelligé, mais qu'elles diffèrent en ce que la perception périt avec la disparition de la réalité corporelle sur laquelle elle porte, alors que l'intellection n'a pas besoin d'avoir « un corps sujet vers lequel elle s'orienterait », car elle peut se contenter « de la similitude de la réalité, que l'esprit même se confectionne ». Or, la forme de la réalité conçue vers laquelle, tout en étant distincte, l'intellection « se dirige », en l'absence d'une réalité véritable, « est une certaine réalité imaginaire et fictive », qui, n'étant « ni substance ni accident », ne peut pas être comptée comme une réalité standard. Dans les deux paragraphes suivants (*LISPor*, § 51-52), Abélard défend vigoureusement sa distinction entre l'intellection et la forme conçue, « similitude de la réalité », tout en admettant que certains puissent paraître bénéficier en les identifiant de l'autorité d'Aristote³⁵, qui, « dans le *Peri hermeneias* », qualifie les passions de l'âme, *alias* intellections, de « similitudes des réalités ».

Achevant son étude de la nature de l'intellection en général par la remarque qu'en présence d'une réalité véritable l'intellection agit sur elle et n'a alors pas besoin de son image (*LISPor*, § 53), Abélard entreprend (*LISPor*, § 54) de distinguer « les intellections des universaux et des singuliers » : l'intellection « qui appartient au nom universel conçoit une image commune et confuse de nombreuses <choses>, tandis que celle qu'engendre un mot singulier saisit la forme propre et pour ainsi dire singulière d'une <unique chose>, c'est-à-dire <une forme> se rapportant seulement à une <uni-

34. Une notion clé dont on a pu s'inquiéter qu'elle fût équivoque : cf. LAFLEUR, CARRIER, « Triple signification des noms universels », p. 120-126 (« 3. L'univocité de la notion de statut »).

35. Cf. ARISTOTE, *De l'interprétation*, I (16a6-8) ; transl. Boethii dans *De interpretatione uel Periermenias, translatio Boethii, specimina translationum recentiorum*, éd. L. MINIO-PALUELLO. *Translatio Guillelmi de Moerbeka*, éd. G. VERBEKE, L. MINIO-PALUELLO, Bruges, Paris, Desclée de Brouwer, 1965, *Aristoteles Latinus*, t. II, 1-2, p. 5, l. 8-9 : « eadem omnibus passiones animae sunt, et quorum hae similitudines, res etiam eadem » ; « les passions de l'âme sont identiques pour tous, comme sont identiques aussi les réalités dont ces <passions de l'âme> sont les similitudes » (je traduis).

que> personne ». Tout ce qui précède ayant préparé le terrain, Abélard revient (*LISPor*, § 55), pour y répondre, au problème de la détermination de la *res subiecta* qui pourrait bien correspondre aux intellectiones engendrées par l'audition d'un nom universel :

Mais on demande, parce que selon Boèce nous avons dit ci-dessus que toute intellection a une réalité sujette, comment <cette exigence> s'accorde avec les intellectiones des universaux. [...] Nous pouvons aussi appeler « réalité sujette » à l'intellection ou la vraie substance de la réalité, par exemple quand simultanément <l'intellection> est avec la sensation, ou la forme conçue d'une quelconque réalité, à savoir en l'absence de la réalité, ou que cette forme soit commune, comme nous avons dit, ou <qu'elle soit> propre : commune, dis-je, quant à la similitude qu'elle retient de nombreuses <choses>, même si cependant en soi c'est comme une <unique> réalité qu'elle est considérée³⁶.

Le lecteur averti peut reconnaître que le paragraphe suivant (*LISPor*, § 56) marque le passage à la considération prioritaire de la troisième signification des noms universels (implicitement identifiée à leur réalité sujette) et débouche, à la recherche d'une confirmation, sur un paragraphe (*LISPor*, § 57) mettant en vedette la citation d'une étonnante autorité en la matière, puisqu'il s'agit d'un passage à teneur théologico-métaphysique du grammairien latin Priscien :

<§ 56> Or relativement à cette forme, à savoir celle vers laquelle l'intellection se dirige, il n'est pas absurde de se demander si le nom signifie cette <forme> aussi : cela semble être confirmé tant par l'autorité que par la raison. <§ 57> Et de fait dans le premier <livre de ses> *Constructions* Priscien, quoiqu'il ait déjà montré l'imposition commune des <noms> universels aux <choses> individuelles, est vu avoir ajouté une certaine autre signification <de ces noms universels> mêmes, à savoir relative à une forme commune, <en> disant : « quant aux formes génériques et spécifiques des réalités, <formes> qui se sont maintenues intelligiblement dans la pensée divine avant de sortir vers les corps, <quant à ces formes, dis-je> ces <noms universels> aussi peuvent être <des noms> propres, <noms universels> par lesquels les genres ou les espèces de la nature des réalités sont montrés ». En ce lieu en effet il s'agit ainsi de Dieu comme d'un artisan s'appêtant à construire quelque chose, <un artisan> qui préconçoit en <son> âme une forme exemplaire de la réalité à construire, afin d'œuvrer à la similitude de cette <forme>, qui alors est dite « procéder vers un corps » quand la vraie réalité est construite d'après la similitude de cette <forme>³⁷.

36. ABÉLARD, *Logica « Ingredientibus »* : *Super Porphyrium*, § 55, éd. et trad. LAFLEUR, CARRIER, p. 171 : « Sed queritur, quia secundum Boecium superius diximus omnem intellectum rem subiectam habere, quomodo intellectibus uniuersalium conueniat. [...] “Rem” etiam “subiectam” intellectui possumus uocare siue ueram rei substantiam, ueluti quando simul est cum sensu, siue rei cuiuscumque formam conceptam, re scilicet absente, siue ea forma communis sit, <ut> diximus, siue propria : communis, inquam, quantum ad similitudinem multorum quam retinet, licet tamen in se ut res una consideretur ».

37. ABÉLARD, *Logica « Ingredientibus »* : *Super Porphyrium*, § 56-57, éd. et trad. LAFLEUR, CARRIER, p. 172 : « <§ 56> De forma autem ista, in quam scilicet intellectus dirigitur, non absurde dubitatur utrum eam quoque nomen significet : quod tam auctoritate quam ratione confirmari uidetur. <§ 57> In primo namque *Constructionum* Priscianus, cum communem impositionem uniuersalium ad indiuidua premonstrasset, quandam aliam ipsorum significationem, de forma scilicet communi, uisus est subiunxisse dicens : “quantum ad generales et speciales rerum formas, que in mente diuina intelligibiliter constiterunt antequam in corpora prodirent, hec quoque propria possunt esse, quibus genera uel species nature rerum demonstrantur”. Hoc enim loco de Deo sic agitur quasi de artifice aliquid composituro, qui rei componende exemplarem formam, ad similitudinem cuius operetur, anima preconcepit, que tunc “in corpus procedere” dicitur cum ad similitudinem eius res uera componitur ».

Pareilles formes communes d'après la similitude desquelles les réalités existantes sont construites ne s'attribuent correctement — est-il encore précisé en *LISPor*, § 57 — « qu'à la pensée divine, non pas à l'humaine », car, même si, déduit-on, ces formes communes doivent être des réalités imaginaires et fictives vers lesquelles se dirige (à la manière de *LISPor*, § 50) la *mens diuina* antérieurement à la production des vraies réalités, ce sont des « conceptions par abstraction » de tout élément non essentiel, alors que « les hommes, qui connaissent les réalités par les sens seulement, à peine ou bien jamais ne s'élèvent à cette sorte d'intelligence simple », « la sensibilité extérieure des accidents <les> empêch[ant] de concevoir purement les natures des réalités ». Malgré tout, Abélard soutient (*LISPor*, § 58) que « ces conceptions communes Priscien <les> appelle par là “génériques” ou “spécifiques”, parce que les noms génériques ou spécifiques nous les suggèrent d'une façon ou d'une autre » et que c'est « certes par rapport à ces conceptions que <Priscien> dit que les <noms> universels mêmes sont comme des noms propres, <noms universels> qui, même s'ils sont de signification confuse quant aux essences », entendons aux réalités existantes, « nommées, dirigent aussitôt l'esprit de l'auditeur vers la conception commune, comme les noms propres vers l'<unique> réalité qu'ils signifient ».

Abélard énumère ensuite (toujours en *LISPor*, § 58) d'autres autorités (Porphyre, Boèce, Platon) qui, à ses yeux, avancent des doctrines semblables quant à la conception des formes communes, tout en faisant écho au différend Platon-Aristote à ce sujet signalé par Boèce (en *In Isag.*², § 90), un différend, déjà évoqué (*LISPor*, § 19), pour lequel une solution est vite proposée (*LISPor*, § 59). Voilà donc le cheminement discursif qui mène de l'aporie de la signification (*LISPor*, § 44) au paragraphe (*LISPor*, § 60) où se lit la formule litigieuse :

Or aux autorités amenées qui semblent garantir que par les noms universels les formes communes conçues sont désignées, la raison aussi semble <y> consentir. Bien sûr concevoir ces <formes communes> par des noms, qu'est-ce d'autre que par ces <noms> elles soient signifiées ? Mais assurément quand nous faisons ces <formes communes> différentes des intellections, alors **en plus de la réalité et de l'intellection est sortie une troisième signification des noms**. Cela, même s'il n'<y> a pas d'autorité <pour le garantir>, n'est cependant pas adverse à la raison³⁸.

Voilà aussi le contexte théorique, à consonance métaexégétique, dans lequel Abélard en vient à reconnaître une triple signification aux noms universels pour répondre au Réquisit de Boèce (*In Isag.*², § 70) relatif à l'assignation d'une réalité sujette (*res subiecta*), *alias* réalité sous-jacente, à toute intellection d'un nom universel.

On est maintenant à même de juger que, pour rendre justice à la théorie abélardienne de la signification des universaux, il faut traduire littéralement l'expression *tertia nominum significatio* par « une troisième signification des noms ». Que Lam-

38. ABÉLARD, *Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium*, § 60, éd. et trad. révisée, cf. C. LAFLEUR, J. CARRIER, *Laval théologique et philosophique*, 68, 1 (2012), p. 175 : « Inductis autem auctoritatibus que astruere uidentur per uniuersalia nomina conceptas communes formas designari, ratio quoque consentire uidetur. Quippe eas concipere per nomina, quid aliud est quam per ea significari ? Sed profecto cum eas ab intellectibus diuersas facimus, iam **preter rem et intellectum tertia exitit nominum significatio**. Quod, etsi auctoritas non habet, rationi tamen non est aduersum » (je souligne ici le passage discuté).

bert Marie de Rijk, comme on l'a vu, traduise en anglais l'extrait de phrase latine (« praeter rem et intellectum tertia exiit nominum significatio ») mis en vedette par Jean Jolivet de la même façon que ce dernier en français (« outre la chose et l'idée surgit en tiers la signification des noms »), cela ne fait que dupliquer une erreur d'interprétation. Ce n'est pas heureux, mais il est encore plus inquiétant de constater que, du même souffle, on invoque le contexte pour repousser la possibilité qu'il soit question d'une *troisième signification* des noms (universels), alors que c'est au contraire le contexte qui prouve qu'Abélard signale l'émergence d'une troisième signification de tels noms. Instigateur des recherches logico-sémantiques médiévales ainsi qu'éditeur de la *Dialectica* d'Abélard, Lambert Marie de Rijk avait sûrement lu le développement qui correspond aux § 45-60 de notre édition de la *Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium* et, grand spécialiste d'Abélard, Jean Jolivet avait certainement fait de même. Mais il demeure que ces deux philosophes médiévistes de premier rang n'ont pas compris le texte : ni celui du § 60 de la *LISPor*, ni celui de son contexte immédiat, les § (44)45-60 (avec son annexe conclusive au § 61). On peut identifier la source de leur erreur comme suit.

En lisant le passage d'Abélard en question, il faut le reconnaître, deux interprètes majeurs n'ont pas suffisamment eu à l'esprit que le commentaire d'Abélard, phénomène raffiné d'intertextualité, est un métacommentaire du *Second commentaire* de Boèce sur l'*Isagoge* de Porphyre. Plus particulièrement, ils n'ont pas porté attention à ce qui peut paraître un élément périphérique, mais qui en fait en est un absolument central : l'assignation obligée d'une *res subiecta* (réalité sujette ou réalité sous-jacente) à toute intellection (un réquisit boécien, RéBo, en *In Isag.*², § 70), donc aussi aux intellections des noms universels. L'essentiel du mouvement argumentatif de la *Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium*, peut-on résumer, va comme suit. Les universaux, d'après des auteurs faisant autorité, peuvent être des réalités ou bien des mots (*LISPor*, § 21-23). Mais, à l'examen (*LISPor*, § 24-43), on constate qu'il n'y a pas de réalités universelles et que seuls les mots peuvent être universels. Surgit alors (*LISPor*, § 44) une difficulté : d'une part, Boèce exige que toute intellection ait une *res subiecta* et, d'autre part, on vient de prouver l'impossibilité de réalités universelles, si bien que les noms universels, dont les intellections sont alors forcément sans réalités sujettes, semblent dépourvus de signification. Abélard nie qu'il en soit ainsi et entreprend de décrire les diverses significations des noms universels (*LISPor*, § 45-60, voire § 61) : les réalités, les intellections, les formes communes conçues, c'est-à-dire des réalités imaginaires qu'il faut distinguer, voilà l'astuce, des intellections, entendues comme actions de l'âme, qui les visent et qui, *ipso facto*, trouvent en elles leurs *res subiectae*, leurs réalités sous-jacentes, mais non standard et non compromettantes pour un nominaliste, puisque ce ne sont que des similitudes des réalités, de pures fictions. C'est de la sorte que, malgré la crise de départ liée au réquisit boécien (RéBo) d'une *res subiecta* pour toute intellection, Abélard prouve que les noms universels ne sont pas « étrangers à la signification », qu'ils en ont plutôt trois et que, de surcroît, ils possèdent des réalités imaginaires en guise de réalités sujettes.

Ne pas avoir compris le rôle joué chez Abélard par les réalités imaginaires servant de réalités sujettes aux intellections qui se dirigent intentionnellement vers ces

fictions, ressemblances des réalités concrètes, a non seulement empêché l'un de ces interprètes de comprendre le vrai sens de son extrait de prédilection (*LISPor*, § 60 : « praeter rem et intellectum tertia exiit nominum significatio »), mais a aussi causé au moins un dommage collatéral dans son interprétation de la pensée abélardienne : la supposée inconséquence d'un Abélard nominaliste qui fonderait ultimement les noms universels sur le réalisme platonicien des Idées³⁹ : « Le fondement des noms universels [...] serait donc, en dernière instance, le système des Idées divines, et Abélard, en même temps qu'il refuse, en dialecticien, le réalisme, admettrait une doctrine platonisante de l'Intelligence divine, ou du Verbe, comme lieu des Idées⁴⁰ ». En fait, dans la *LISPor*, Abélard, § 57, applique implicitement à la pensée divine le modèle présenté au § 50 pour l'intellection humaine, avant de se rétracter par prudence au § 67 ; au cours de son développement sémantique, en tout cas, si Abélard met en scène une forme de réalisme paradigmatique platonicien, c'en est une non standard, compatible avec son non-réalisme de dialecticien.

Certes, à côté de semblables faussetés, il y a beaucoup de vrai dans l'interprétation de la pensée d'Abélard par une telle autorité. Par exemple, la thèse mise en avant par le titre d'un de ses livres — *Abélard ou la philosophie dans le langage* — quand Jolivet la soutient justement dans l'axe porphyro-boécien et celui de la rénovation logico-linguistique de cet arrière-plan par Abélard. Alors Jolivet note bien qu'Abélard transforme hardiment (dans le sens de ses priorités langagières) la traditionnelle traduction boécienne de la première question de Porphyre (citée ci-dessus), en y remplaçant les intellections par les mots (littéralement : les *epinoiai-intellectus*, par les *voces, sermones* ou *nomina*). Il ne restait, pour éviter l'erreur, qu'à remarquer que, dans un deuxième temps, Abélard, via précisément la signification des noms universels, en venait à réintégrer, dans son analyse du questionnaire porphyro-boécien, les intellections comprises de la façon novatrice que l'on a décrite.

Des intellections qui sont aussi présentées de manière novatrice par Abélard, dans la suite immédiate du développement sur la triple signification (*LISPor*, § 45-61), du point de vue de l'abstraction (*LISPor*, § 62-68) en procédant à une sagace transformation de la théorie de Boèce en la matière. Cette fois, le philosophème boécien en jeu est, toujours tiré de l'Aporie (*In Isag.*², § 72), ce que nous avons étiqueté comme la (pseudo-)Nécessité de Boèce (= NéBo)⁴¹. Cet argument sophistique, dont la réfutation occupera la première moitié de la Solution (*In Isag.*², § 74-84), affirme essentiellement qu'une intellection qui ne se trouve pas telle que sa réalité sujette se trouve — donc qui n'est pas conforme à sa réalité sous-jacente — est vaine et fausse. Ladite réfutation reconnaît qu'une intellection non conforme par composition est fausse — car elle joint en imagination ce qui ne souffre pas de l'être dans la réalité —, alors qu'une intellection non conforme par abstraction « n'est pas le moins fausse » (*In*

39. Cf. LAFLEUR, CARRIER, « Triple signification des noms universels », p. 115-120 (« 2. La conception prisciano-platonicienne de la pensée divine »).

40. JOLIVET, « Non-réalisme et platonisme chez Abélard », p. 194.

41. LAFLEUR, CARRIER, « Identification et neutralité du sujet unique boécien », p. 119 (et LAFLEUR, « Liste raisonnée des abréviations, sigles et expressions techniques », p. 36-37).

*Isag.*², § 77) : en fait pareille intellection par abstraction « non seulement n'est pas fausse, mais encore elle seule peut découvrir ce qui est vrai dans une propriété » (*In Isag.*², § 83), comme la forme incorporelle qu'est la ligne ne peut être purement saisie dans sa nature intelligible que si l'esprit la sépare mentalement du corps où elle doit demeurer pour exister concrètement. Abélard reconnaît (*LISPor*, § 64-65) qu'une intellection qui dévie de ce qu'il appelle le « statut de la réalité » est vaine et fausse, mais, tenant compte du fait que « Boèce [*In Isag.*², § 79] attribue à l'esprit cette puissance qu'il peut par sa raison et composer les <choses> disjointes et détacher les <choses> composées », admet comme saines, si le statut de la réalité est respecté, des intellections par conjonction (*LISPor*, § 63, § 65). Qui plus est, ces considérations débouchent (en *LISPor*, § 66) sur le cas de la *providentia artificis*, un retour sur le Dieu-Artisan du § 57 dont, nonobstant NéBo, la prévoyance n'est pas jugée creuse même si elle saisit déjà en pensée la forme de l'œuvre future — à ce stade une réalité simplement imaginaire et fictive (peut-on comprendre en songeant au § 50) —, alors que le statut futur de la réalité n'est pas encore advenu. D'une manière générale : « si <quelqu'un> dit “dupé” celui qui en prévoyant pense au statut futur comme déjà à un <statut> existant, lui-même plutôt est dupé qui estime qu'il faut <le> dire “dupé”. Il n'est en effet pas dupé <celui> qui prévoit le futur, sauf s'il croit qu'il <en> est déjà ainsi comme il prévoit ». Abélard va même jusqu'à admettre que « ce n'est pas la conception d'une réalité non existante qui fait <que quelqu'un est> dupé, mais <c'est> la croyance ajoutée ». Venant compléter la doctrine de la triple signification (djouant RéBo), cette théorie abélardienne de l'abstraction (surpassant NéBo) permet d'interpréter la formule porphyro-boécienne qui — pour ainsi dire une *Q.1.2* enrichie⁴² — avance que « l'intellection des universaux est dite “seule” et “nue” et “pure” » (*LISPor*, § 68) et d'en venir avec confiance à la résolution des questions de Porphyre sur les genres et les espèces (*LISPor*, § 69-75) — *LISPor*, § 76-80 offrant de surcroît un bilan critique de la stratégie exégétique de Boèce quant au questionnaire de Porphyre. Bref, on le voit plus pleinement, la portion considérée de la *Logica* « *Ingredientibus* » : *Super Porphyrium* d'Abélard est un inventif métacommentaire de l'Exposé sur les universaux du *Second commentaire* de Boèce sur l'*Isagoge* de Porphyre : voilà le contexte dans lequel s'inscrit naturellement, il faut y insister, le développement abélardien sur la triple signification des noms universels.

2. Le cas de Boèce

On pourrait croire que, malgré l'importance de la *Logica* « *Ingredientibus* » : *Super Porphyrium* d'Abélard pour l'histoire des universaux au XII^e siècle, la mécom-

42. Il s'agit d'une formulation du second volet de la première question du questionnaire de Porphyre (= *Q.1.2*) notablement « enrichi » d'un *puris* provenant de la traduction boécienne complète de l'*Isagoge* porphyrienne : PORPHYRE, *Isagoge, transl. Boethii*, éd. L. MINIO-PALUELLO, B.G. DOD, Bruges, Paris, Desclée de Brouwer, *Aristoteles Latinus*, I, 6, p. 5, l. 11-12 : « in solis nudis **purisque** intellectibus » (« dans les intellections seules, nues et pures ») *versus* simplement « ἐν μόναις ψιλῶς ἐπινοίαις » chez Porphyre lui-même (*Porphyrii Isagoge*, éd. BUSSE, *CAG*, IV, 1, p. 1, l. 10-11 ; cf. éd. et trad. LIBERA et SEGONDS, p. 1, § 2), la version latine de Boèce en *In Isag.*² (§ 56, éd. LAFLEUR, CARRIER, p. 59) s'en tenant fidèlement au grec de Porphyre.

préhension d'un tel texte n'a qu'un impact limité sur la présentation, écrite ou orale, de cette problématique au Moyen Âge. Mais la gravité de la situation devient plus évidente, si l'on ajoute que l'autre document incontournable pour faire l'histoire des universaux du VI^e siècle (où il a été écrit) au XII^e siècle (où l'on en discutait avec passion), en l'occurrence un texte que je viens de mentionner plusieurs fois, est sans doute encore plus difficile à comprendre que le (méta)commentaire abélardien examiné, à savoir : l'Exposé sur les universaux du *Second commentaire* de Boèce sur l'*Isagoge* de Porphyre.

De fait, après une fidèle traduction latine du questionnaire de Porphyre et des généralités assez claires à son propos, l'Exposé sur les universaux peut étonner dès sa paraphrase de ce questionnaire (dont l'explication de la première question donne préséance au volet intellectif, donc à *Q.1.2*).

Ensuite, cet Exposé sur les universaux déploie d'abord une Aporie, jadis qualifiée de « verbiage » ou « méli-mélo inintelligible (*unintelligible mishmash*)⁴³ », dont la structure argumentative n'a été finalement reconnue — si tel est le cas (on l'espère) — qu'après bien des tâtonnements, dont le résultat serait qu'elle s'ouvre [*In Isag.²*, § 64] par une disjonction qui reproduit le début du questionnaire Porphyrien (*Q.1.1* les genres et les espèces existent/*Q.1.2* les genres et les espèces ne sont que des intellections) pour ensuite énoncer (le nombre des arguments de cette Aporie étant ici déterminé d'après le nombre des conclusions explicitement détectables)⁴⁴ :

deux arguments (cf. *Q.1.1*), annoncés globalement (en *In Isag.²*, § 65), contre l'existence des genres/espèces ([prémisse] *a.1* si le genre est commun, il ne pourra pas être un, mais pour exister il faut être un [*In Isag.²*, § 66, avec conclusion dans le paragraphe même] ; disjonction liminaire sous-entendue [tout ce qui existe ou bien est multiple ou bien est un] d'un argument complexe : [prémisse] *a.2.1* si un genre est multiple, il ne sera pas un genre ultime et un autre genre lui sera superposé, à l'infini [*In Isag.²*, § 67], *a.2.2* si un genre est numériquement un, il ne pourra pas être adéquatement commun à un grand nombre, comme le requiert pourtant ce qu'est un genre [*In Isag.²*, § 68, avec conclusion de *a.2.1* et *a.2.2* en *In Isag.²*, § 69) ;

et

un argument unique (cf. *Q.1.2*) contre la possibilité que les genres et les espèces soient seulement des intellections sans être fausses (*b* [prémisse disjonctive] toute intellection devant être tirée d'une réalité sujette [= RéBo], chaque intellection sera soit conforme ou non conforme à sa réalité sujette [*In Isag.²*, § 70] ; [volet *b.1*] si l'intellection du genre, etc., est conforme à la réalité dont elle est tirée, elle existera aussi dans la réalité et les arguments anti-réalistes [*a.1*, *a.2.1*-*a.2.2*] se réactiveront [*In Isag.²*, § 71] ; [volet *b.2*] si l'intellection du genre, etc., n'est pas conforme à la réalité dont elle est tirée, elle sera fausse, autrement dit vaine et vide, car [= NéBo] « est [...] faux ce qui est intelligé autrement que la réalité est » [*In Isag.²*, § 72, avec conclusion de *b* au § 73]).

43. TWEEDALE, *Abailard on Universals*, p. 86.

44. Cf. LAFLEUR, CARRIER, « Alexandre d'Aphrodise et l'abstraction selon l'Exposé sur les universaux chez Boèce », p. 39-43 (« Arguments aporétiques ») et p. 84-89 (« Annexe 2 [...] comparaison de quelques découpages argumentatifs »).

Offerte sous l'égide d'Alexandre d'Aphrodise (*In Isag.*², § 74), la Solution de cette Aporie dans l'Exposé sur les universaux commence (*In Isag.*², § 75) par la réfutation de *b.2*. On a pu laisser entendre que la Solution se limitait à cette réfutation⁴⁵ ou bien, plus précisément, indiquer que sa première partie (*In Isag.*², § 74-84) procédait à la réfutation de *b.2* en mettant en avant le modèle mathématique (géométrique) de l'abstraction, alors que sa seconde partie (*In Isag.*², § 84-88) laissait perplexe en passant inopinément au modèle inductif de l'abstraction, en mentionnant une énigmatique *substantialis similitudo* et en finissant par (mal) formuler une obscure théorie de l'*unum subiectum*, sans que la Solution revienne sur la première partie de l'Aporie et ses arguments anti-réalistes⁴⁶. Préparées de longue date, l'édition latine révisée et la traduction française de l'Exposé sur les universaux d'*In Isag.*² parues en 2012 étaient précédées d'une étude historico-doctrinale qui, quoiqu'elle eût été impossible sans la fréquentation assidue de la substantielle et pénétrante analyse libérienne de cet Exposé, avait établi l'équivalence des deux modèles aristotéliens de l'abstraction chez Alexandre d'Aphrodise⁴⁷ et entrepris de montrer que la seconde partie de ladite Solution répondait à la première partie de l'Aporie⁴⁸, tout en signalant que l'*unum subiectum* (= *SU*, pour Sujet unique ; *In Isag.*², § 88) était préfiguré par la mention de la nature à l'état pur (*In Isag.*², § 79 et 82), à laquelle il fallait aussi assimiler la Similitude substantielle (= *S^s* ; *In Isag.*², § 84-88)⁴⁹. L'approfondissement, par une série d'études en 2016, du rapprochement à faire entre la nature à l'état pur et le Sujet unique a été incidemment l'occasion d'une malencontreuse régression sur un point : la rupture du lien entre Similitude substantielle et Sujet unique, au profit d'une identification de la Similitude substantielle à la Similitude-singulière-sensible (= *S^l*), alors perçue comme élément vedette du deuxième paragraphe de la deuxième partie de l'Aporie (*In Isag.*², § 86), tandis que la Similitude-universelle-intelligible (= *S²*) l'était censément pour le premier paragraphe (*In Isag.*², § 85) de cette partie⁵⁰ — cela pour tenter de résoudre une apparente redondance entre les deux paragraphes en question et suivre une interprétation allant dans le sens de l'identification de la Similitude substantielle à *S^l*⁵¹. Deux études ont été requises pour rétablir le rapprochement entre Simili-

45. PANACCIO, « L'aporie de Boèce », dans LAFLEUR, CARRIER, « Alexandre d'Aphrodise et l'abstraction selon l'Exposé sur les universaux chez Boèce », p. 89 (« Annexe 2 », fin).

46. Cf. LIBERA, *L'art des généralités*, p. 215, 225, 244, 273.

47. LAFLEUR, CARRIER, « Alexandre d'Aphrodise et l'abstraction selon l'Exposé sur les universaux chez Boèce », p. 48-54 (« Le témoignage du traité *De l'âme* d'Alexandre d'Aphrodise et les deux abstractions aristotéliennes »).

48. *Ibid.*, p. 55.

49. *Ibid.*, p. 44 et 55.

50. LAFLEUR, CARRIER, « Identification et neutralité du sujet unique boécien », p. 109-161 ; ID., « Sujet unique, similitude et différend Platon-Aristote chez Boèce. Conséquences d'un second regard sur l'*In "Isagogen" Porphyrii Commentorum Editio secunda*, § 85-88 », dans LAFLEUR, dir., *Le sujet « archéologique » et boécien*, p. 163-207 ; LAFLEUR, CARRIER, « Universel et sujet unique dans la *Consolatio Philosophiae* de Boèce. Un complément à l'étude du *Second commentaire isagogique* boécien », dans LAFLEUR, dir., *Le sujet « archéologique » et boécien*, p. 209-274 ; LAFLEUR, « Liste raisonnée des abréviations, sigles et expressions techniques », p. 31-54.

51. Cf. LIBERA, *L'art des généralités*, p. 235 (« La similitude essentielle et la théorie du sujet unique ») et p. 278 (« Similitude essentielle et concept collectif »).

tude substantielle et Sujet unique, parallèlement à un effort pour établir, dans la mouvance de la *res subiecta*, l'équation $Na^p = S^s = S^o = SI = SU$ illustrant la progression cohérente, en contexte à la fois abstraitif et inductif, de la Solution de l'Aporie allant de la Nature à l'état pur jusqu'au Sujet unique, en passant par la Similitude substantielle, degré zéro de la similitude où peuvent se rencontrer la Similitude-singulière-sensible et la Similitude-universelle-intelligible dans un Sujet identique (*idem subiectum*) annonçant l'*unum subiectum*⁵². Avec le nouvel état philologique du texte, le renouvellement de son interprétation et ces clarifications doctrinales, l'Exposé sur les universaux d'*In Isag.*² n'a plus lieu d'être méprisé et plusieurs interrogations jusqu'alors pendantes — comme celles sur la complétude de la réfutation des arguments aporétiques⁵³, la valeur de la théorie du Sujet unique⁵⁴, la détermination de la Similitude substantielle⁵⁵ ou, dans la même veine, l'identité d'une surprenante similitude capable d'être à la fois singulière-sensible et universelle-intelligible⁵⁶ — ont maintenant en principe reçu des réponses satisfaisantes susceptibles d'être intégrées de manière féconde aux présentations d'ensemble ou aux recherches subséquentes.

III. CONCLUSION

Quoi qu'il en soit, une parfaite intelligence des textes n'est pas chose facile à atteindre, si tant est qu'elle soit atteignable. Dans mon laborieux cheminement personnel — étalé sur plus de trois décennies — vers une compréhension plus adéquate, viable pour l'enseignement et l'érudition, de l'Exposé sur les universaux du *Second commentaire sur l'Isagoge de Porphyre* (= *In Isag.*²) de Boèce et du passage correspondant à cet Exposé séminal dans la *Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium* d'Abélard, je retiens l'expérience d'une compréhension progressive à travers une fréquentation assidue de ces textes par la lecture maintes fois (en fait, toujours) répétée, l'édition critique (avec son exigence de rigueur philologique et de collecte d'informations multiples [sources, renvois internes, parallèles, influences, notations diverses ponctuelles ou non]), la traduction (posant le défi d'être fidèle en demeurant [assez] compréhensible) et l'étude historico-doctrinale (entée principalement sur le texte lui-même, son vocabulaire, ses concepts et ses argumentations, sans omettre bien sûr les mises en contexte, qui, comme dans le cas du texte d'Abélard ici considéré, obligent parfois à bien connaître le lien unissant un texte à un autre). Toutes ces étapes et leurs nuances viennent d'être finement analysées avec justesse par Claude Panaccio dans

52. C. LAFLEUR, J. CARRIER, « Nature pure, similitude substantielle, sujet identique et sujet unique anti-régressifs chez Boèce dans son *Second commentaire sur l'Isagoge de Porphyre* », *Philosophiques*, 45, 1 (2018), p. 181-200 ; ID., « (Rê)identification de la similitude substantielle chez Boèce », dans J.-B. BRENET, L. CESALLI, dir., *Sujet libre. Pour Alain de Libera*, Paris, Vrin (coll. « Varia »), 2018, p. 197-202.

53. Cf. LIBERA, *L'art des généralités*, p. 215, 225.

54. *Ibid.*, p. 244.

55. *Ibid.*, p. 273.

56. J. MARENBNON, *Medieval Philosophy. A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 72 : « Boethius also proposed a version of Alexander's abstractionist response, but in a rather unclear way [...] : what did Boethius mean by saying that the same likeness (for example, the likeness of horse) is both something that can be perceived by the senses in particulars and yet is grasped by the intellect alone as a universal ? ».

son livre *Récit et reconstruction. Les fondements de la méthode en histoire de la philosophie*⁵⁷. Ce qui me frappe dans le cheminement d'historien de la philosophie médiévale ici décrit avec l'exemple des textes de Boèce et d'Abélard, c'est que la compréhension, correctement associée à la lecture, progresse par vagues successives qu'alimentent les étapes subséquentes qui, en retour, sont nourries par elle dans une dynamique incessante.

Dans son excellent survol de la philosophie médiévale publié en 2016, au sein de la collection oxfordienne « A very short introduction », John Marenbon est d'avis, en concluant son ouvrage, qu'il ne vaut pas la peine de tenter de comprendre les textes philosophiques passés, surtout ceux du Moyen Âge, dans le but d'enrichir le stock d'arguments de la philosophie d'aujourd'hui : la tâche est trop difficile et apporte rarement quelque chose de significatif, qui n'aurait pas été trouvé plus aisément de manière directe⁵⁸. La difficulté, ici relatée avec deux exemples, de vraiment comprendre les grands textes de cette période lui donne sûrement raison en un sens et, de toute manière, il est certain que l'on ne peut parvenir à connaître à fond qu'un nombre plutôt restreint de textes au cours de sa vie intellectuelle, même longue et bien occupée. Toutefois, côté pertinence d'un apport potentiel, il n'est pas absolument sans intérêt que l'Exposé de Boèce sur les universaux, une fois correctement compris, confirme de la plus belle manière la thèse centrale de l'archéologie philosophique d'Alain de Libera relativement à l'ampleur spatio-temporelle de « l'épistémè alexandrinienne », puisque la théorie boécienne du Sujet unique est manifestement une captation latine de l'héritage d'Alexandre d'Aphrodise sur la saisie de l'essence dans sa neutralité, une innovation dont la reprise la plus célèbre, postérieure de plusieurs siècles dans le monde musulman, était jusqu'ici la doctrine avicennienne de « l'indifférence de l'essence », comme on la désigne couramment⁵⁹, en la rapprochant de l'« intuition de l'essence » (*Wesensschauung*) de la phénoménologie husserlienne⁶⁰. Quant à la *Logica* « *Ingredientibus* » : *Super Porphyrium*, elle permet de voir nettement apparaître dès le début du XIII^e siècle, donc un gros siècle avant les Scolastiques auxquels renvoie Brentano, une théorie de l'intentionnalité avant la lettre avec les objets intentionnels que sont les formes conçues — réalités imaginaires et fictives —

57. Voir PANACCIO, *Récit et reconstruction*, p. 49 pour une première présentation (« Le travail historique en philosophie »), et p. 208 pour un tableau synthétique (« La diversité des opérations en histoire de la philosophie »).

58. Cf. MARENBO, *Medieval Philosophy. A Very Short Introduction*, p. 117-118 (l'auteur souligne) : « Moreover, even if, with enough historical work, contemporary philosophers were able to find valuable material for their own work in medieval sources, why should they make such efforts, when philosophy from other periods offers its fruits so much more easily ? [...] If the value of past philosophy really lay in the direct contribution it can make to contemporary discussions, then it would not be worth taking the trouble to learn about *any* past period of philosophy. Only very rarely is a new argument that is important for current debate discovered in an old text, and it could probably have been reached with far less effort by thinking about the contemporary problem. [...] The real contribution the history of philosophy can make to contemporary philosophy is indirect ».

59. LAFLEUR, CARRIER, « Nature pure, similitude substantielle, sujet identique et sujet unique anti-régressifs chez Boèce », p. 196-197 ; ID., « (Ré)identification de la similitude substantielle chez Boèce », p. 202.

60. ID., « Sujet unique, similitude et différend Platon-Aristote chez Boèce », p. 205-207.

vers lesquelles, selon Abélard (*LISPor*, § 50), l'âme dirige (oriente) son attention⁶¹ (comme Claude Panaccio me le faisait avec raison remarquer, lors d'une rencontre sur l'aspect phénoménologique de ce texte⁶², il y a toutefois une différence importante : pour Abélard, en présence d'une réalité, l'acte d'intellection porte sur cette réalité même, alors que pour l'auteur de la *Psychologie du point de vue empirique*⁶³, l'in-existence mentale [c'est-à-dire la présence dans l'esprit] de l'objet est un trait caractéristique constant de tout phénomène psychique et exclusif à lui).

Sans prétendre en avoir encore démontré en bonne et due forme la nécessité et l'utilité (il y a là beaucoup de prudence, voire d'humilité), Claude Panaccio, dans son récent ouvrage, a bien raison de conclure qu'il a (grandement) clarifié « ce qui rend possible l'usage philosophique des textes anciens malgré les différences de contexte et de vocabulaire qui nous en séparent⁶⁴ ». Dans la même veine, Claude Panaccio⁶⁵ — qui emploie en fait de manière rigoureuse et convaincante son génie herméneutique, avec une *logical imagination* qu'aurait certainement appréciée Bertrand Russell⁶⁶, à montrer la pertinence de la philosophie médiévale pour la philosophie d'aujourd'hui et inversement l'intérêt de la philosophie analytique pour la philosophie médiévale — reconnaît que toute histoire de la philosophie d'autrefois repose, pour être valable, sur la capacité de parvenir, lentement et méticuleusement dans une véritable fréquentation de l'original, à l'intelligence des textes, qui représente donc pour lui, comme pour moi, le méthodique défi préalable à l'émergence de la vérité dans tout discours crédible, écrit ou oral, sur l'histoire de la philosophie.

Chose certaine, pour répondre à la question de départ, il est absolument impossible de faire réellement — donc pas seulement rhétoriquement — du vrai avec du faux lorsqu'on écrit ou raconte l'histoire de la philosophie. Mais en histoire de la philosophie médiévale, du moins, la personne qui veut écrire ou présenter honnêtement un ou plusieurs aspects de cette pensée d'autrefois doit accepter de s'astreindre à développer, longuement et de multiples façons, une grande familiarité avec le ou les textes qui la révèlent, soit directement par elle-même, soit avec l'aide d'interprètes fiables parce que contrôlés par soi-même sur le texte lui-même. Le profit de ce labeur coûteux n'est pas seulement l'acquisition d'une opinion juste sur le passé de la pensée. Il s'agit plutôt de l'expérience gratifiante, médiatement communicable à autrui, d'un contact intime et actuel avec des pensées rendues à nouveau vivantes par la philo-

61. C. LAFLEUR, « Présentation. Le Sujet. Rétrospectives, perspectives et prospectives », dans ID., dir., *Le sujet « archéologique » et boécien*, p. 25-26, n. 32.

62. « Boèce, Abélard et la phénoménologie », Midi du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale, Faculté de philosophie, Université Laval, Québec, 24 avril 2013.

63. F. BRENTANO, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, II, 1, § 5, éd. O. KRAUS, Hambourg, Meiner, 1955, I, t. I, p. 124-128.

64. PANACCIO, *Récit et reconstruction*, p. 210.

65. Pour un témoignage recueilli en 2017, voir PELLETIER, ROQUES, « An Interview with Claude Panaccio », p. 36 : « The basis for studying the history of philosophy is correctly reading the texts [...] in their original language meticulously. These are dense works that have to be scrutinized argument by argument in a way that young people do not often spontaneously do ».

66. Cité, avec référence, par PANACCIO, « Grasping the Philosophical Relevance of Past Philosophies », p. 440.

logie, l'exégèse et l'herméneutique. « Certes toute conception de l'esprit est pour ainsi dire relative au présent », écrivait justement Abélard⁶⁷.

67. ABÉLARD, *Logica « Ingredientibus » : Super Porphyrium*, § 66, trad. Lafleur et Carrier, dans « Abélard et les universaux », p. 178 : « Omnis quippe animi conceptio quasi de presenti est ».